

que les académiciens de la Crusca ont cités et donnés pour modèles. Le style de cet écrivain est aussi bon italien que celui de Boccace, et très conforme au véritable génie de la langue italienne, quand même on devroit le juger d'après les écrivains florentins du 14^e siècle.

ARTICLE XI.

Conformité du dialecte toscan, et de l'idiome italien. Différence des autres dialectes.

47) Cependant lorsque Castiglione et Bando déclauroient qu'ils écrivoient en langue Lombarde, ils vouloient dire qu'ils écrivoient comme l'on parloit dans la bonne société des villes de Lombardie et de Romagne, à la cour de Mantoue, à celles de Ferrare, et d'Urbino et dans les tribunaux ou cours de justice de Bologne et de la Romagne. C'étoit là précisément la langue que Dante appeloit langue *commune*, *lingua aulica*, *curiale*, *cortegiana*, c'est-à-dire la langue soit des cours des princes, ou des cours de justice. Il l'apeloit aussi langue *cardinale*, mot qui ne signifioit que *fondamentale*; parce qu'elle est fondée sur la langue latine. C'étoit en effet la langue que parloient à Bologne les Professeurs de l'université entre eux et avec les nombreux étudiants, qui venoient de toutes les provinces de l'Italie et de tous les pays de l'Europe; et celle que parloient les Prélats et les Podestats, et leurs Auditeurs, Assesseurs et Secrétaires, ordinairement

étrangers venus d'autres villes d'Italie. Les étudiants étoient des jeunes gens qui avoient déjà reçu quelque instruction dans leur pays natal et savoient tous assez de Latin, pour connoître que tous leurs différens langages Italiens en étoient sortis; et ils sentoient que pour les rendre plus intelligibles, il falloit les rapprocher de la langue qui tenoit de plus près à l'origine commune. Or cette langue étoit celle qu'on parloit à Rome, à Viterbe, à Perouse, à Gubbio et dans toutes les villes de la Toscane, qui contiennent ou touchent de près au pays latin. En se rapprochant ainsi de l'idiome central de l'Italie, les dialectes les plus éloignés se rapprochoient entr'eux réciproquement, les uns en donnant plus d'étendue aux mots qui avoient été trop retranchés ou trop resserrés, les autres en resserrant ceux qui dans leurs pays, comme à Naples par exemple, avoient été trop grossis, trop gonflés.

48) Le Napolitain, le Vénitien et le Piémontois, qui sont à trois extrémités opposées de la Péninsule, diffèrent le plus de l'Italien du centre, qui est le Toscan, l'un par les initiales, les autres par les finales. Le Napolitain supprime l'*i* initial surtout de la préposition *in* que le François change en *en*; mais il renforce la consonne suivante, et il semble la doubler, au lieu que le Piémontois la simplifie et l'affoiblit en changeant l'*i* en *e* muet. Le Napolitain allonge plutôt les mots toscans ou romains qu'il ne les abrège; en quoi il ressemble à l'Espagnol. Son organe le porte à donner plus de largeur aux

voyelles; au lieu que le Lombard et le Piémontois les resserrent. Il change l'*o* et l'*u* en *a*, l'*i* en *e*: il dit *areteco*, au lieu d'*eretico*; il dit *affizio*, *artica*, au lieu d'*offizio*, *ortica*; tandis que le Piémontois dit *uffizi*, *urtia*. Il dit *accidere* au lieu d'*occidere* et *uccidere*. Il dit *ome-ne* au lieu d'*uomini*, *hommes*. Ce qui est singulier, c'est que le Sicilien, qui au reste ne diffère pas beaucoup du Napolitain, change l'*e* final italien en *i* et s'éloigne du Napolitain, du Romain, du Toscan; il se rapproche du Milanois, où l'*e* des pluriels féminins se change en *i*. Car à Milan on dit *i donn*, *i port*, *i finestri*, au lieu de *le donne*, *le porte*, *le finestre*. Le Vénitien au contraire abrège et radoucit les mots, et ne redouble pas plus les consonnes intermédiaires que ne font le Lombard et le Piémontois. Ce dialecte est à l'oreille des autres Italiens ce que le Parisien étoit à celle de *Brunetto Latini*, qui le trouvoit plus délectable que celui de Florence sa patrie. Le Piémontois raccourcit aussi les mots comme fait le François, mais un peu moins. Il resserre les voyelles; il change souvent l'*a* en *e*, l'*o* en *u*: et l'*u* qui lui est commun avec le François, n'a pas le son qu'il a dans la bouche des Romains dans celle des Napolitains, des Toscans, des Siciliens, des Sardes, où il se rapproche de l'*o*, que nos grammairiens et Lexicographes appellent *o* fermé et qui ressemble à l'*ou* François. L'on fait qu'en prononçant l'*a* l'organe de la parole s'étend un peu plus qu'en prononçant l'*o*; et qu'en prononçant l'*o* et l'*ou*, il se resserre moins qu'en prononçant l'*u*

françois. Cette différence de prononciation est certainement l'effet de la différence du climat, ou de l'air respiré, dans ces différens pays.

ARTICLE XII.

De la langue des Iles de la Méditerranée.

49) Le fond du langage des trois grandes îles de la Méditerranée, la Sicile, la Sardaigne et la Corse, est tout aussi bien latin que celui des dialectes des contrées d'Italie les plus proches de la campagne de Rome où est née la langue latine, et de la Toscane, où s'est formée la langue commune d'Italie. Mais la forme s'en éloigne à mesure de la distance qui se trouve entre Rome, Florence, Palerme, Cagliari et Bastia. En dix strophes d'une chanson fameuse d'un poète Sicilien *), il n'y a pas trois mots qui ne soient venus du Latin, ainsi que le sont les mots toscans qui y répondent. Mais ces mots ont beaucoup plus changé de forme qu'ils n'ont fait dans la Toscane et la Romagne, d'autant plus qu'une partie des mots siciliens et napolitains ont été pris de seconde main, y ayant été portés par les Provençaux, les Arragonois des XIII, XIV, et XV siècles, et même dans les suivans par les Castillans depuis le règne de Charles-Quint. La même chose doit être arrivée au langage Sarde, qui après le premier fond venu du latin, reçut du Génois et de l'Arragonois de

*) D. Giuseppe Tempi sopra la Necessità.